

est de faire plaisir aux autres, et qu'il ne nous refusera pas le plaisir de l'entendre encore une fois.

M. Lesage craint de se répéter. Il est flatté des éloges à l'adresse du Département. Il proteste de son bon vouloir sans se vanter de ses succès. Il aime l'agriculture, la source réelle de notre prospérité, il en suit les progrès avec sollicitude. Il répète avec un profond sentiment de conviction que l'exposition de Montmagny est une de celles qui lui ont donné le plus de satisfaction, moins pour l'éclat que pour l'utilité. Il parle de la ferme qu'il a trouvée dans les conditions moyennes voulues, d'imitation facile, à portée des moyens d'un chacun, la ferme vraiment modèle en un mot, et non la ferme de luxe, s'étalant à l'admiration plutôt que donnant l'exemple à suivre.

Durant la dernière Session, on a mis en question l'utilité des sociétés d'agriculture et des concours de ferme, mais tout le monde s'est entendu pour maintenir les fermes-modèles. C'est désirable en effet, et Montmagny en est la preuve. Soyez assurés que dans l'occasion, je ne manquerai pas de citer Montmagny, pour attester du bien qu'elles peuvent produire. Le mérite en revient principalement, nous le savons, à M. Landry, aux Directeurs et au Secrétaire, auxquels le Président vient de rendre un témoignage d'estime non moins mérité que flatteur. Quand même nous n'aurions que dix fermes-modèles, elles sont encore une force, un agent du progrès, un moyen de gouvernement pourrais-je dire. Car elles donnent lieu à des observations locales, que les députés révèlent en Chambre et qui donnent naissance à des idées générales et nouvelles dont le pays tout entier bénéficie par de sages mesures.

Il revient sur les produits de la laiterie, il insiste sur la culture des plantes à racines et fourragères, sur le développement des pâturages. Il nous montre notre impuissance à rivaliser avec le Nord-Ouest, pour la production du blé et des animaux de boucherie. Tous nos soins doivent être consacrés à l'élevage et à la culture qui s'y rattache. Choisissons de bons sujets, et les meilleurs sont encore nos vaches canadiennes.

L'année dernière, un riche propriétaire d'Ontario avait importé d'Europe un certain nombre de vaches *Angus*, sans cornes, avec leurs veaux. Rendues ici, elles manquaient de lait pour nourrir leurs veaux; il a fallu recourir à des nourrices canadiennes, et après la quarantaine les nourrices ont suivi les veaux et les mères. Cette année, le même propriétaire vient d'ordonner l'achat de cent vaches canadiennes, cousines de ces nourrices. On sait les apprécier ailleurs, — gardons-nous de les mépriser, et surtout gardons-nous de nous laisser gagner par les prix élevés et de nous en dépouiller sans espoir de les renouveler. Augmentons-en plutôt le nombre et soignons-les de notre mieux.

Je vous félicite du bon fonctionnement de vos deux fromageries. Vous avez compris que ces sociétés coopératives sont des agents de progrès et qu'elles donnent à la fois de bons produits aux consommateurs et d'excellents profits aux producteurs.

M. Coursol, M. P., représentant la division Est de Montréal, au Fédéral, étant appelé, dit :

Qu'il ne saurait refuser de rendre hommage au succès de l'Exposition, dû au concours de tous les citoyens du comté, et plus spécialement à l'activité et à l'intelligence des besoins agricoles que possède M. Landry, le Président de la Société. Il le retrouve ici ce qu'il est partout, dans les affaires publiques, dans ses affaires personnelles : un travailleur infatigable. A Ottawa, où ils siègent côte à côte, il est toujours au poste, prêt à la besogne, renseigné sur

tous les faits, au courant de toutes les questions, prêt à payer de sa personne, dès qu'il s'agit d'intérêt ou d'honneur national, plein de ressources et fier de les mettre au service de son pays.

Il est heureux de rencontrer dans les juges du jour des cultivateurs modèles, qu'on a choisis en dehors du comté, pour leur mérite et leur expérience reconnus : plus heureux encore de voir en face de lui de gracieuses figures de femmes qui sont le bouquet de la fête. Elles sont ici, pour avoir été choisies comme juges. Que va-t-on dire à Ottawa, à la prochaine Session, lorsque le bill de Sir John A. Macdonald donnant aux femmes le droit de voter au scrutin, va revenir devant nous ? Puisque nous les avons acceptées comme juges ici, c'est bien le moins qu'elles commencent par être électeurs.

L'agriculture est notre corne d'abondance à laquelle nous devons donner toute notre attention, tout notre encouragement.

Je suis bien de l'avis de M. le député Ministre de l'agriculture, lorsqu'il préconise avec tant d'instance le petit cheval Canadien, le Normand. Nous avons des chevaux de race magnifiques : c'est fort bien, quand on veut parader ; mais pour les besoins domestiques, pour la lutte de la vie, il n'est de tel compagnon que le cheval canadien : doux, sobre, fort, souple, accoutumé aux privations, aux neiges, aux tempêtes d'hiver ; il est presque de la famille, il est unique au monde ; en un mot, il a du poil aux pattes. Eh bien ! chacun de nous sait que pour désigner un Canadien hardi, sans peur, généreux de cœur et d'âme, on dit de lui : " Il a du poil aux pattes ! "

Après M. Coursol, M. F. Proulx, de la *Gazette des Campagnes*, étant invité à parler, dit :

Messieurs,

En m'invitant à vous adresser la parole, j'entends quelques-uns des convives nommer la *Gazette des Campagnes* : c'est assez dire que l'on veut avoir le témoignage de ce journal d'agriculture dont je suis le rédacteur, à l'occasion de votre magnifique fête agricole.

Quand on a entendu exalter le mérite du cultivateur comme on l'a fait aujourd'hui sur le terrain de l'exposition, et comme viennent de le faire vos hôtes honorables, MM. Lesage et Coursol ; quand on a pu admirer à votre exposition les immenses trésors que la terre nous fournit en abondance, lorsqu'elle a été arrosée des sueurs du cultivateur par un travail intelligent et raisonné, je puis être fier et honoré d'être au service d'une aussi belle cause, c'est-à-dire d'avoir la mission, par les faibles moyens à ma disposition, d'aider à promouvoir le progrès de l'agriculture : elle si libérale quand nous savons lui accorder toute notre intelligence et des soins vigilants.

Je suis venu ici aujourd'hui en simple spectateur, pour me rendre compte des progrès opérés par votre société d'agriculture dont on fait les louanges depuis déjà plusieurs années ; je suis venu ici en observateur, afin de tirer profit, pour les lecteurs de la *Gazette des Campagnes* et pour moi-même, des immenses avantages que vous avez pu obtenir par une culture soignée et par les soins que vous savez accorder à l'élevage du bétail.

Malheureusement pour moi, on m'a presque fait manquer le but que je m'étais proposé, en me choisissant comme juge : c'était par là me priver de l'avantage de visiter tous les départements de votre exposition, de même que votre ferme-modèle dans toute son étendue.

Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était de pouvoir accomplir ma tâche de juge, d'une manière satisfaisante, dans